NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

78 Nº 9 1956

Les merveilles du Padre Pio

A. VAN CUTSEM (s.j.)

p. 955 - 962

https://www.nrt.be/it/articoli/les-merveilles-du-padre-pio-2385

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Les merveilles du Padre Pio

La Nouvelle Revue Théologique de sept. - oct. 1952 publiait la condamnation par décret des 23 - 30 juillet 1952 de huit ouvrages concernant Padre Pio et non pourvus de l'imprimatur.

Depuis sont parus en langue française trois nouveaux ouvrages, l'un en 1953 : Ch. Mortimer Carty, *Padre Pio, le stigmatisé,* Paris, La Colombe et les deux autres en 1955 : M. Winowska, *Le vrai visage du Padre Pio, O.F.M., prêtre et apôtre,* Paris, Fayard et R. Hamel, P.S.S., *Auprès du Père Pio. Ce que j'ai vu et entendu à S. Giovanni,* Paris, La Colombe.

Les deux premiers de ces ouvrages relatent un nombre considérable de faits extraordinaires : guérisons, bilocation, voyance, effluves parfumées. Notre intention n'est pas de jeter une note discordante dans ce concert de louanges ; nous ne voulons pas nous ranger parmi les détracteurs du Padre Pio, qui est certainement à l'origine d'un important mouvement de conversion.

Les auteurs affirment avoir « fait preuve d'esprit critique et d'objectivité [1] ». Ils se défendent d'avoir versé « dans une littérature à sensations, naïve et superficielle [2] ».

Nous ne voulons pas davantage dénigrer le travail d'enquête patient et laborieux, mené par les biograhes. Nous ne nous sommes livré à aucune enquête ou contre-enquête et admettons donc que tous ces témoignages ont été, de fait, recueillis de la bouche des intéressés et fidèlement transmis. Nous voulons simplement noter quelques réflexions qui nous sont venues spontanément à l'esprit au cours d'un bref séjour à San Giovanni Rotondo et essayer d'analyser le malaise que ressentent beaucoup d'hommes sensés en lisant ces biographies.

« C'est trop beau pour être vrai » pense l'homme de la rue. « Un florilège de miracles et de faits merveilleux, nous dit H. Holstein [3], qu'on aimerait voir conter avec un peu plus d'esprit critique. Cette étude ne parvient pas tout à fait, je l'avoue, à dissiper la gêne que j'éprouve... devant une ferveur populaire qui multiplie à plaisir guérisons, apparitions à distance, suaves odeurs et divination de l'avenir. Ne conviendrait-il pas de laisser le P. Pio achever dans le silence sa vie pénitente? »

Constatons d'abord qu'il s'est formé autour du Padre Pio comme une « légende dorée », une floraison de fiorettis et que, dans cette atmosphère, un « témoignage sérieux devient impossible à trouver », comme semble l'insinuer très sagement le P. Hamel [4] qui, lui, ne fait mention que de trois guérisons et ne souffle mot de tous les autres prodiges.

Goût du merveilleux.

Il est indispensable en effet de tenir compte du goût, profondément ancré dans le cœur de tout homme, pour le merveilleux. Il se crée, à la moindre alerte, comme une psychose du miracle qui suffit à le créer de toutes pièces. Le désir

---

1. *M.C.*, p. 9; *H.*, p. 82. Nous citerons ces trois ouvrages par les sigles *M.C.*, *W.* et *H.*, correspondant aux initiales de leurs auteurs.
2. *W.*, p. 86.
3. Compte rendu publié dans les *Etudes*, juillet-août 1955.
4. *H.*, p. 57.

de ne pas être tenu en dehors du cercle de prodiges pousse inconsciemment les gens à grossir les faits.

Nous fûmes témoin d'un incident qui illustre bien cette tendance. Avant la messe du Padre Pio, de pieuses filles vaporisèrent l'autel avec ce que je suppose être un insecticide. Au cours de l'office, le manque d'air se faisant sentir, quelqu'un ouvrit un vasistas, établissant un courant d'air qui déporta l'odeur du produit en question vers la foule. Après la messe, une personne se précipita vers nous, radieuse : « J'ai senti, s'écria-t-elle, le parfum du Padre Pio ! », ces fameuses effluves, auxquelles le Père Mortimer consacre tout un chapitre [5]. Nous eûmes bien de la peine à calmer son exaltation.

Au fur et à mesure qu'on s'approche de San Giovanni on sent monter cette fièvre du merveilleux.

Fiorettis ou procès-verbaux?

Il faut aussi tenir compte des altérations successives que peut subir un récit, non seulement quand il est colporté de bouche en bouche, mais aussi lorsque le même témoin est invité à narrer le même fait à plusieurs reprises. Nous connaissons tous de ces gens auxquels arrivent toujours des histoires extraordinaires. En fait ce sont des incidents bien quelconques mais enjolivés par l'art du conteur. Qui de nous n'a cédé à ce désir de se rendre intéressant en grossissant l'un ou l'autre détail d'un récit?

Mensonge? Non pas. Don de poésie et de l'imagination créatrice. Le récit d'une légère amélioration de santé devient ainsi, en passant de bouche en bouche, un miracle patenté, ainsi que nous l'avons pu constater nous-même.

Ce phénomène est vrai sous toutes les latitudes, mais est particulièrement caractéristique en Italie. Les Italiens sont un peuple d'artistes. Même les plus simples parmi eux ne peuvent s'empêcher d'embellir la réalité.

Cela, je l'ai compris un jour où j'étais monté sur le fauteuil du cireur de chaussures. Devant lui, une panoplie de pinceaux trempant dans de savantes mixtures. Par petites touches successives de ses multiples pinceaux et chiffons, il métamorphosa littéralement une paire de chausures poussiéreuses et craquelées. Je les imagine très bien transformant de même un incident terne et gris en un épisode féerique.

Tous les pays ont leurs légendes, nées dans la nuit des temps. Seule l'Italie a des « fiorettis », légendes écrites par un contemporain même de saint François. Au XIII[e] siècle, où la science historique n'avait pas encore fixé de règles précises aux biographes, cela n'avait pas beaucoup d'importance. Frère Léon avait atteint son but : communiquer quelque chose de « l'esprit » du poverello. Au XX[e] siècle, il en est autrement.

En tant que « fiorettis », ces anecdotes sur le Padre Pio sont charmantes et poétiques et cocasses par-dessus le marché : Padre Pio se rendant invisible pour échapper à des visiteurs importuns [6]; Padre Pio, dont l'image ne peut impressionner la pellicule des appareils de photos, braqués sur lui, jusqu'au jour où les supérieurs lui intiment l'ordre de cesser ce petit jeu [7]; une pauvre femme guérie après avoir mangé un morceau de chocolat béni par Padre Pio [8]; Padre Pio présent par bilocation à la canonisation de sa Sainte préférée, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus [9]; Padre Pio biloquant et recevant dans ses bras un aviateur accidenté dont le parachute ne s'était pas ouvert, le déposant ensuite

5. *M.*, p. 61.
6. *M.C.*, p. 77.
7. *W.*, p. 42.
8. *M.C.*, p. 136.
9. *W.*, p. 93.

indemne à terre [10]! Padre Pio, en sueur, épuisé, « décollant » par-dessus la tête des fidèles, à travers l'église et la sacristie, pour aller prendre un peu d'air frais sur la place de l'église [11]...

Insinuations.

Art du conteur encore que cette façon de suggérer, sans les dire, des détails non conformes à la réalité et d'amplifier celle-ci, si pas dans les mots, du moins dans l'esprit du lecteur. Un exemple : le Général Cadorna, qu'une apparition du Padre Pio aurait retenu au bord du suicide, se rend peu après à San Giovanni : « Padre Pio lui sourit et lève le doigt d'un geste mi-taquin, mi-menaçant, *comme s'il voulait dire* : Vous l'avez échappé belle [12] ». Cette histoire nous est revenue par voie orale; un détail était changé : le Padre Pio *avait dit* ces paroles et donc confirmé la réalité de sa bilocation. Ainsi se forme la légende par petites touches successives.

Nous avons connu, dans un autre livre parlant du Vatican, cet art de l'insinuation — mais placé cette fois au service, non de l'édification, mais de la médisance et de la calomnie. Nous déclarons ce procédé malhonnête et nous avons raison. Mais il nous faut être logique et refuser de l'employer même quand il contribue à apporter de l'eau à notre moulin.

On ne prête qu'aux riches, dit le proverbe. Une coïncidence (P. Pio prophétisant le sexe d'un enfant à naître), une parole un peu vague et, de suite, on veut y voir un nouveau prodige du P. Pio, un nouvel exemple de son don de double vue.

Il serait aisé, rien qu'en tenant compte de ces quelques remarques de récuser pas mal de faits allégués.

« Toute la vérité ». André Gillois, dans son émission radiophonique, nous prouve combien les témoignages les plus sérieux sont sujets à caution [13].

Toutefois il n'y a pas de fumée sans feu : on ne peut nier devant le nombre impressionnant de témoignages, que Dieu se plaît à bouleverser les lois naturelles par l'entremise de son serviteur. Actuellement un des admirateurs du Père s'est constitué son historiographe, sans mandat aucun et sans peut-être la formation critique voulue. Il faudra qu'après la mort du Père une commission d'enquête reprenne tout le travail à zéro. Il faudra qu'elle soit suffisamment sévère et sceptique pour décourager les exagérations. Il faudra aussi qu'elle ait autorité pour exiger des déclarations sous la foi du serment.

Les supérieurs du Père et éventuellement son confesseur, auront à apporter dans ce travail un témoignage de toute première valeur.

Point de vue de la pastorale : avantages.

Posons-nous maintenant la question : est-il profitable aux âmes de faire de

10. *M.C.*, p. 113.
11. *M.C.*, p. 80.
12. *W.*, p. 92.
13. La comparaison du récit de l'impression des stigmates, tel qu'il est donné par le Rev. Mortimer et par M^me^ Winowska, est instructive à cet égard. Dans l'un, le P. Pio pousse un cri, est trouvé gisant sur les dalles du chœur et rapporté, inanimé, dans sa cellule. Dans l'autre, il se trouve au chœur avec un confrère. On sonne. Tous deux sortent. Le P. Arcangelo remarque que les mains du P. Pio saignent. — « Vous êtes blessé? demande-t-il. — « Cela ne vous regarde pas », lui répond le P. Pio et il alla se présenter au P. Gardien.

Signalons par la même occasion chez le P. Mortimer des inexactitudes pourtant faciles à corriger : à la p. 20 San Giovanni est à 12 km de Foggia, à la p. 22, il en est à 40 km; à la p. 19 la fête des stigmates de saint François se célèbre le 20 sept., à la p. 23, c'est le 17 septembre.

la publicité autour de ces faits, même réduits à leur juste proportion, rapportés avec une scrupuleuse objectivité?

Ayant eu l'occasion de donner plusieurs conférences sur le P. Pio à des auditoires divers, nous avons pu constater quelle réclame magnifique, quelle amorce de choix les pêcheurs d'hommes ont là, combien il est facile d'attirer et d'intéresser des auditeurs même indifférents avec ces histoires. Les sciences métapsychiques sont décidément à la mode.

N'est-ce d'ailleurs pas le rôle traditionnellement attribué au miracle, que d'attirer l'attention des hommes et de devenir un facteur de crédibilité [14]?

Mais leur rôle n'est pas automatiquement et uniformément bienfaisant. Ne parlons pas des gens qui leur opposent, pour des raisons philosophiques, un scepticisme irréductible.

Pour les indifférents ou les tièdes, les phénomènes extraordinaires peuvent les « alerter » mais ils ne peuvent remplacer l'effort de réflexion personnelle de l'intéressé, ni le travail d'instruction religieuse.

Quel changement dans le monde, si le million de pèlerins qui serait déjà passé à San Giovanni (et les autres millions qui sont allés à Lourdes) en étaient revenus chrétiens convaincus, décidés à vivre et à pratiquer la morale évangélique!

Dangers.

L'intérêt pour ces faits extraordinaires peut donc, manié par des directeurs de pèlerinage clairvoyants et pédagogues, être le point de départ d'une formation chrétienne plus approfondie. Mais l'engoûment qui en résulte, laissé en friche, mal exploité, peut être néfaste à la formation chrétienne du public. Il contribue à répandre l'opinion que la religion n'est utile que pour guérir les cas désespérés, qu'elle n'a rien à faire avec la vie de tous les jours, avec l'ordinaire de l'existence.

Or c'est juste le contraire. La religion est avant tout le moyen de donner une âme à ce que l'existence a de plus banal et de plus ordinaire. « Loin de s'identifier à l'exceptionnel, écrit très justement Emmanuel Mounier, le surnaturel, dans un univers sacré jusqu'à la fibre, est la banalité du monde [15]. »

Le public moderne, formé par certain cinéma pseudo-religieux, identifie trop facilement surnaturel et sensationnel, confond « sens du sacré » et « suspense ». Il est devenu souvent incapable de chercher et de trouver le surnaturel dans le quotidien. Des fiorettis modernes risquent de renforcer cette déviation dangereuse.

Ce danger justifie la sévérité de l'abbé Nédoncelle qui, dans une critique du livre du Dr Giscard « *Mystique ou Hystérie* », émettait une opinion que nous jugeons opportune.

« Le premier devoir des conseillers spirituels, écrivait-il, conformément à la saine tradition pastorale, est de ne pas accorder trop de place au merveilleux et d'exhorter les personnes attirées par lui (à fortiori si elles ne sont pas pures spectatrices, et à fortissimo si elles sont malades) à détourner le plus possible leur attention de ces manifestations périphériques pour aller à l'essentiel qui est le message intrinsèque de la Révélation et le devoir de se sanctifier par la pratique des vertus chrétiennes.

» La meilleure attitude en face des phénomènes préternaturels (ou même, si j'ose dire, préternaturels) est de ne pas s'en occuper. Qu'ils soient une anti-

14. « Dieu peut se servir de ces phénomènes pour alerter nos milieux actuels matérialisé, en leur dévoilant, par leur caractère extraordinaire, l'existence d'un monde supérieur à celui des sens et de la raison raisonnante » (Tiberghien, cité par le P. Hamel).

15. *Georges Bernanos.* Ed. « Les cahiers du Rhône », p. 100.

cipation de la matière glorieuse, une taquinerie du démon ou une expression de quelque tare physiologique, la règle à suivre est la même; ce sont, chacun dans leur ordre, des épiphénomènes et l'important n'est pas en eux. La plupart du temps, s'y complaire est dangereux, les combattre est vain, tandis que faire diversion et chercher le royaume de Dieu avant tout sera le salut [16] ».

Ces considérations visent en premier lieu le bénéficiaire de phénomènes mystiques mais valent aussi, *mutatis mutandis,* pour les témoins.

Véritable leçon du Padre Pio.

« Aller à l'essentiel : se sanctifier par la pratique des vertus chrétiennes ». Est-ce bien là ce qui pousse les foules vers Padre Pio? Je crains que beaucoup de pèlerins ne voient en lui qu'un nouveau « sorcier du ciel ». Ils sont mus par le sentiment religieux sous sa forme la plus primitive, j'allais dire : la plus dégradée. Ils tombent inconsciemment dans l'hérésie de Mary Baker et de la *Christian Science* qui réduit le christianisme à n'être plus qu'une source de guérisons miraculeuses.

Tous ces miracles sont, bien sûr, une manifestation de la bonté de Dieu pour soulager les souffrances, quelquefois intolérables, des hommes. Mais, tout comme dans l'Evangile, ils ont principalement pour but providentiel d'attirer l'attention sur un message spirituel, qui, lui, est essentiel.

Le message propre du P. Pio nous semble être de nous faire comprendre la *gravité du péché et la nécessité de l'expiation.* C'est ce qu'il répète sans cesse à ses fidèles, ce dont il est l'illustration bouleversante, mais c'est aussi la leçon qui répugne le plus à notre nature.

Pas un, sans doute, parmi les pèlerins de San Giovanni, qui n'envie le privilège mystique accordé par Dieu au P. Pio : cette participation visible aux souffrances du Christ.

Et pourtant, combien parmi eux viennent uniquement pour demander précisément d'être délivrés du fardeau de la souffrance, très banale peut-être et sans aucun panache, par laquelle Dieu leur demande de participer à la rédemption?

« Croyez-vous que le Seigneur ait voulu me décorer? » dira le P. Pio à quelqu'un qui regardait sans doute ses stigmates avec envie, une envie qui probablement portait plus sur la célébrité qu'ils lui ont valu que sur la réalité des souffrances sont ils sont les symptômes.

Ce qu'il essaie d'obtenir pour ses malades c'est, plutôt que leur guérison, de leur faire comprendre le prix de la souffrance, que notre époque matérialiste considère comme une valeur purement négative. Lui-même refusa l'anesthésie lors de ses deux opérations. On peut voir, tous les matins, à la messe du P. Pio, Petruccio, l'aveugle. Il y a 38 ans. A quatorze ans sa vue commença à se brouiller. P. Pio l'aime beaucoup. Doucement il l'a sondé : — « Tu sais, mon petit gars, qu'il y en a tant à travers le monde qui pèchent avec leurs yeux? » — « Eh bien, Père, que Dieu prenne mes yeux : je les lui offre pour les pécheurs ». Et le Père Pio n'a pas demandé sa guérison.

Une de ses filles spirituelles se meurt d'un cancer. Le P. Pio souffre de la voir en proie à d'intolérables douleurs mais elle s'oppose à ce que le Père demande au Ciel sa guérison.

« Arrangez-vous avec les épreuves qu'il Lui plaît de vous envoyer comme si elles devaient être les compagnes de votre vie », écrit-il [17].

---

16. *Psychiatrie et vie chrétienne.* 2e année, n° 1. Abbé Gébus. Brumath, Haut-Rhin.

17. *M.C.,* p. 151.

Le gros lot de la guérison.

Mais ce ne sont pas ces sages avis, ces exhortations à porter sa croix qui attirent les foules. Cela tous les prêtres le répètent à satiété. Ce qu'elles cherchent, c'est le gros lot de la guérison miraculeuse.

Les loteries sont immorales, a-t-on dit. Ce sont des escroqueries à l'espérance. Par les interviews des gagnants de la tranche précédente, on fait croire à chacun que le prochain millionnaire ce sera peut-être lui.

Pour beaucoup de gens sans formation religieuse profonde, San Giovanni, c'est la loterie de la guérison. Les livres du P. Mortimer et de M^me^ Winowska parlent, bien sûr, du message spirituel du P. Pio, mais ce que les lecteurs retiennent ce sont les faits extraordinaires. Cette idée d'un soulagement miraculeux du fardeau de la vie une fois entrée dans la tête, l'imagination travaille, on suppute ce que serait l'existence sans la croix qui l'assombrissait jusqu'ici. On néglige l'effort d'ascèse, de soumission à la volonté de Dieu, qui est le moyen ordinaire offert par la religion pour nous aider dans les épreuves. On s'accroche à cette idée avec le désespoir du naufragé. Et cela ne peut être qu'une source de déséquilibre psychique. A ce moment-là, plus moyen de faire entendre raison aux pèlerins : le prêtre qui essaierait de les détourner de leur idée fixe sera considéré comme un sceptique, un incrédule. Ils prennent leur entêtement pour de la foi, « la foi qui transporte les montagnes », alors que ce n'est qu'un amour-propre exacerbé. Et c'est la déception inévitable d'autant plus profonde que l'espoir les avait exaltés.

Car la plupart du temps, le P. Pio se contente de promettre de prier pour le quémandeur ou, si c'est un pénitent, de lui donner les conseils et les avis que donnerait tout confesseur doué d'expérience et de bon sens, avec quelquefois une certaine brusquerie qui semble être un des traits de son caractère. Les gens reviennent déçus, avec l'impression d'avoir été mystifiés, avec l'impression que les livres ne correspondent pas à la réalité.

Ce processus psychologique n'est pas imaginaire. Je le crois même très fréquent, bien que peu veuillent en convenir.

Je sais : on parle quelquefois de ce miracle moral de Lourdes; les malades en reviennent tous apaisés, délivrés de leurs révoltes intérieures, de leur désespoir.

Mais à Lourdes, les malades savent à quoi s'en tenir quant à la fréquence des miracles. Les livres sur le P. Pio, qui ramassent en 160 pages des faits peut-être authentiques mais qui en réalité s'étalent sur une période de trente ans, donnent l'impression que la vie du P. Pio est tissée de prodiges.

A Lourdes aussi la prédication, dans le train, à la grotte, donne l'occasion aux directeurs du pèlerinage d'exhorter les malades à la résignation. A San Giovanni, je n'ai pas entendu d'autre prédication que celle — improvisée — d'un frère capucin avant la messe du P. Pio pour exhorter les fidèles à ne pas se battre pour les premières places.

La messe du Père Pio.

Et ceci nous amène à parler de la messe du P. Pio.

« Sacerdos, alter Christus », « Le prêtre s'identifie au Christ ».

Cela est vrai de tout prêtre, mais on le réalise mieux, quand on sait que l'officiant porte sur son corps les stigmates de la crucifixion : chaque geste, chaque parole de la liturgie prend alors une signification bien précise, lourde de toutes les souffrances endurées, lourde aussi du poids de tous les péchés dont il a reçu, au confessionnal, l'interminable confidence. Cela M^me^ Winowska nous l'a fait bien comprendre. Mais n'y ajoute-t-elle pas un élément mélodramatique **regrettable en insistant sur le martyre, l'agonie du P. Pio durant sa messe? Ne**

cherche-t-elle pas à frapper l'imagination plutôt qu'à décrire la réalité, quand elle nous parle de ses mains ruisselantes de sang [18], de son visage convulsé de sanglots [19]. Le P. Mortimer nous parle des « contractions de son corps, de ses efforts pour se relever, comme si le poids de la croix l'écrasait [20] ».

Même le P. Hamel, si pondéré et si judicieux dans le reste de son livre, succombe ici au démon de la littérature :

« Cette anxiété atteint son paroxysme avec la Consécration, où le Padre semble vivre la mise en croix... La vision est bouleversante comme une véritable agonie. Vous avez vraiment devant les yeux un moribond qui se débat contre la mort [21]. »

A nouveau, un spectateur objectif sortira de là avec l'impression que c'est considérablement surfait; je ne suis pas le seul à avoir été déçu, parce que préparé par la lecture à un spectacle que je n'ai pas eu et qu'on a eu tort de me faire espérer.

Qu'on m'entende bien. Cette cérémonie est émouvante. Elle est belle, mais d'une beauté tout intérieure qui naît de la réflexion et de la méditation et non de je ne sais quel étalage cruel de souffrances.

On ne peut s'empêcher de penser que les auteurs ont « projeté » sur le Padre Pio une vision subjective des choses, à partir de cette idée très juste : « La messe est le mémorial de la passion ».

Peut-être aussi avons-nous mal vu? Nous nous sommes en effet refusé à jouer des coudes pour être au premier rang des spectateurs. Il nous aurait fallu des jumelles pour pouvoir observer plus attentivement (l'idée nous en est — hélas! — venue).

Mais il existe de nombreuses photos du Père disant sa messe. On peut faire confiance à l'objectif. Que nous montrent-elles? Un Padre Pio, pieux et recueilli, au visage serein, illuminé par la foi [22]. Et c'est précisément pour cela qu'elles sont belles.

Quand les actualités cinématographiques nous offrent le spectacle de la douleur et de la souffrance d'autrui, nous éprouvons un sentiment de répulsion et d'indignation. Nous estimons à juste titre, que les photographes ont dépassé les bornes de la plus élémentaire discrétion en surprenant ces larmes et ces visages convulsés. Si à certains jours le Père Pio souffre davantage — ce qu'on peut admettre par analogie avec le cas de Thérèse Neumann —, il faudrait tout faire pour que cela passe inaperçu et surtout ne pas éveiller chez le public une curiosité malsaine qui n'a rien à voir avec la piété.

N'y a-t-il pas de quoi être choqué quand, à l'ouverture des portes, on assiste à la ruée de la foule pour occuper les premières places et être témoin d'une crise de larmes, pour voir « les filets de sang qui ruissellent le long de ses doigts [23] ». Il secoue la tête ou la main pour chasser une mouche importune : toute la foule suit chacun de ses gestes, espérant l'incident.

Un cinéaste a voulu cinématographier la messe du Père. Ayant obtenu par ruse la permission du Père Gardien, il braqua sur l'autel de puissants projecteurs et mit ses appareils en batterie. Quand arriva le Père Pio, il refusa de dire la messe dans ces conditions.

Nous sentons tous ce qu'il y avait d'inconvenant dans cette tentative. Mais

18. *W.*, p. 115. Cfr aussi *M.C.*, p. 27. « Les blessures des mains saignent *légèrement*... La laine absorbe ce suintement... ».
19. *W.*, p. 22.
20. *M.C.*, p. 97.
21. *H.*, p. 80.
22. Ces photos viennent d'être éditées en films-fixes par *Stopfilm-Service*, 31, rue J.-B. Labarre, Uccle-Bruxelles.
23. *W.*, p. 23.

ce cinéaste n'était-il pas logique? Si cette messe est un « spectacle » bouleversant, pourquoi ne pas la fixer sur pellicule?

Extase ou méthode d'oraison?

Cette messe dure 75 minutes.

« Et que dire de ses extases prolongées et de ce ravissement qui l'emporte loin de ce monde chaotique [24]? »

Qu'en dire? Ce que très prudemment et très sagement en dit le P. Hamel : « Il semble que le P. Pio obéit ici à une méthode, qu'il s'est imposé ces arrêts, qu'il n'est donc pas nécessaire d'interpréter comme extase, au moins pour l'ordinaire [25] ».

Amulettes et gris-gris.

Il faudrait encore parler du mercantilisme et de la superstition qui se sont emparés de ces faits. On vend à San Giovanni toute une bimbeloterie qui est censée remplacer l'éléphant porte-bonheur ou la « corne qui chasse le mauvais œil » : breloques diverses contenant des microphotographies du P. Pio, portraits à fixer aux vélos et motos, etc.

On pourrait évidemment faire bénéficier ces porte-bonheur de la présomption favorable qui permet de tolérer la vente des médailles de saint Christophe. Même l'incroyant qui achète cette médaille est poussé par un obscur sentiment du sacré qui lui fait reconnaître implicitement, malgré peut-être des dénégations expresses, l'existence d'un ordre de choses où la Providence a son mot à dire. C'est un acte de foi en une réalité invisible qu'il faut se rendre favorable.

Ici, à nouveau, il faudrait pouvoir, par une prédication appropriée, amener les fidèles à ne considérer dans leur médaille qu'une « prière en action », par laquelle ils demandent à Dieu sa protection, ce qui évidemment ne les immunisera pas de façon magique contre les accidents. Ceux-ci sont, théologiquement parlant, aussi providentiels que la chance qui nous les fait éviter.

On vend aussi de petits étuis avec une photo du P. Pio portant ces mots : « Ovunque proteggimi, protégez-moi partout! »

Mais la pensée de ceux qui achètent ces amulettes est trop souvent de prêter à ce carton une puissance magique, qui écartera de leur chemin tout malheur. Ce ne peut être évidemment l'idée du P. Pio, pour qui les épreuves sont précisément le meilleur moyen d'arriver à l'amitié parfaite de Dieu.

A. VAN CUTSEM, S. J.

---

24. *M.C.*, p. 97.
25. *H.*, p. 73.